

Vassilis Saroglou est professeur de psychologie à l'Université de Louvain (Unité de psychologie sociale et des organisations), où il est responsable du Centre de psychologie de la religion.

La violence est-elle inhérente à la religion ?

Les religions favorisent-elles l'entraide, l'altruisme et la compassion, ou bien enfantent-elles la violence et les discriminations ? Cette question, brûlante dans le contexte international actuel, nécessite plus que jamais l'examen des données scientifiques fiables.

En Bref

- Fondamentalisme religieux, autoritarisme et attitudes discriminatoires semblent liés.
- Les croyants seraient pourtant plus altruistes que les non-croyants, du moins pour les personnes de leur groupe.
- Amour religieux du « prochain » coexiste avec déconsidération ou haine de celui qui ne croit pas aux mêmes valeurs.
- Sur ce point, les croyants de différentes religions se ressemblent.

Attentats du 11 septembre 2001, actions violentes suite à la publication de caricatures de Mohamet, églises brûlées et chrétiens des pays orientaux assassinés suggèrent que les tensions entre ce qu'on appelle, d'une part, le monde musulman et, d'autre part, l'Occident sont vives. À travers ces événements se trouve posée la question de la violence dans l'Islam. Question partielle et partielle, tronquée dès sa formulation, car ce qu'il faut repérer derrière cette interrogation, c'est la question fondamentale du potentiel violent des religions en général. En témoignent les menaces d'un pasteur américain de brûler le Coran, les actes d'agression par des chrétiens intégristes contre une pièce de théâtre jouée à Paris jugée blasphématoire ou certaines attaques des hôpitaux qui pratiquent l'avortement par des fondamentalistes chrétiens en Amérique. Ainsi, se demander si telle religion, dans ses textes, est plus violente qu'une autre, c'est une chose, mais il faut savoir avant tout si les religions dans leur ensemble recèlent une part de violence, et, si tel est le cas, où elle se situe.

Certaines de ces questions – pas toutes, de loin – ont été posées par des chercheurs en psychologie. Il peut être intéressant de les convoquer pour se repérer dans la masse confuse des passions qui entourent cette thématique.

La prétention de toute religion à la vérité, la préoccupation d'une fidélité par rapport au message initial fondateur, et plus encore l'idée d'une supériorité par rapport aux autres religions sont des éléments suffisants pour justifier la présence, au sein des religions, d'une violence au moins symbolique, par exemple un discours dévalorisant envers les « infidèles », qui peut le cas échéant se traduire en actes (discrimination, exclusion), voire en violence physique (vandalisme, assassinats).

Fondamentalisme et personnalité autoritariste

Plusieurs travaux de recherche en psychologie, notamment auprès d'échantillons de confession chrétienne (les études auprès d'autres religions étant plutôt rares), ont révélé que la tendance à être fondamentaliste dans sa foi – et parfois aussi la simple intensité de la foi – s'accompagne d'attitudes discriminatoires telles que des formes de racisme, la xénophobie, l'homophobie, le sexisme et l'hostilité symbolique envers des personnes ne partageant pas les mêmes valeurs (par exemple, les femmes célibataires) ou qui diffèrent dans leurs convictions religieuses, qu'il s'agisse d'adeptes d'une autre religion ou de non-croyants.

Dans plusieurs de ces études, les chercheurs ont tenté de clarifier si l'effet observé était dû à la tendance fondamentaliste des participants, ou à leur structure de personnalité dite « de type autoritariste ». Ce concept, dans sa définition par Bob Altemeyer, de l'Université de Manitoba au Canada, implique la soumission à l'autorité (tendance à se soumettre aux autorités établies et à tolérer, voire approuver, l'abus de pouvoir), le conventionnalisme (conservatisme et adhésion aux conventions et normes sociales) et l'agressivité (dirigée vers des personnes perçues comme étant la cible des autorités établies, elle se traduit souvent par des attitudes punitives, des préjugés et de l'hostilité). Les tests psychologiques utilisés pour identifier ce trait de caractère comprennent des questions telles que : Croyez-vous au besoin d'un leader fort pour mettre de l'ordre dans le pays ? Considérez-vous l'obéissance comme une valeur importante dans l'éducation des enfants ? Êtes-vous pour la peine capitale ? Pensez-vous que la tradition doit impérativement être respectée ?

La corrélation élevée entre fondamentalisme et autoritarisme permet de considérer les fondamentalistes comme étant des autoritaristes

croyants. De fait, ces études ont montré que si l'on isole alternativement l'effet de l'autoritarisme et l'effet du fondamentalisme sur les préjugés et la discrimination, en maintenant l'autre variable constante, c'est la structure autoritaire qui se révèle être la cause des attitudes discriminatoires et non le fondamentalisme en soi.

Un frein à l'extrémisme ?

Certains résultats laissent penser que la religiosité des fondamentalistes serait même un frein aux conséquences de leur autoritarisme. Par exemple, en Europe, ceux qui se qualifient avec conviction de croyants ont souvent tendance à préférer des formations politiques plutôt à droite, mais leur religiosité les « empêche » de voter pour des partis d'extrême droite.

Ces études ont permis à certains chercheurs de conclure que la religion en soi n'y est pour rien et que la vraie cause de la violence se situe au niveau de la personnalité et du style cognitif de certaines personnes, notamment de leur profil autoritariste. Une telle conclusion serait hâtive. Des personnes avec une structure autoritaire semblent trouver leur compte au sein



1. Toutes les religions recèlent une part de violence latente, à cause du simple fait qu'elles prétendent détenir une vérité absolue et se jugent par là supérieures aux autres. La perception d'une limite de dangerosité des phénomènes religieux ne se réduit pas à une distinction illu-

soire entre fondamentalistes dangereux et modérés inoffensifs : en ce qui concerne le style cognitif des croyants et leur rapport à l'autorité, on a découvert que l'intensité de la foi est généralement un précurseur du fondamentalisme religieux.

▪ **Les valeurs universelles** recensées par Shalom Schwartz sont :

- Tradition, conformité et sécurité qui s'opposent à autonomie, stimulation et hédonisme.
- Bienveillance et universalisme qui s'opposent à pouvoir et réussite.

d'une religion, trouvant là des idées, des croyances, des rites, des règles morales et une dynamique communautaire qui semblent correspondre à leurs besoins et leurs attentes. Comme nous l'avons souligné au début, la préférence au monopole de la vérité, à la fidélité à la tradition, et à la supériorité de la communauté fait des religions des supports des tendances autoritaristes et agressives.

Prêt à tout pourvu que l'ordre soit respecté

Dans une étude à paraître, nous avons mis en évidence, avec Matthieu Van Pachterbeke, que le maillage entre idées religieuses et structure de personnalité autoritaire constitue un ensemble explosif : au cours d'expériences menées en laboratoire, nous avons activé chez des personnes autoritaires – sans qu'elles en aient conscience – des concepts religieux. Nous avons montré que cette activation les pousse à préférer, dans des dilemmes moraux hypothétiques, le respect de l'ordre et des règles abstraites au détriment du bien-être et même de la vie de leurs proches. Ce n'est pas le cas chez les autres personnes – non autoritaristes – testées. Autrement dit, sans avoir conscience des concepts religieux auxquels elles ont été exposées, les personnes autoritaires sont prêtes – du moins dans des circonstances expérimentales – à sacrifier un proche si cela permet de garantir l'ordre social et moral.

Soulignons que le concept d'autoritarisme n'inclut pas une tendance d'agressivité généralisée : l'agression autoritaire se dirige vers des cibles externes lorsque celles-ci sont étiquetées comme dangereuses par les autorités reconnues du sujet autoritariste. On peut ainsi comprendre comment des croyants de telle ou telle religion se trouvent un jour pris dans des actes de violence, y compris physique, dès lors que des autorités (leaders, textes, théologies) les légitiment moralement. Cette légitimation est indispensable pour une autre raison : comment justifier religieusement la violence si par ailleurs le message de la religion (de toute religion) est aussi et en même temps un message d'amour, d'entraide et de respect d'autrui ? Certains, tel Daniel Batson, de l'Université du Kansas, ont tendance à résoudre bien vite ce paradoxe en supposant une certaine hypocrisie morale chez les croyants.

En fait, la question est éminemment plus complexe. Une longue série de recherches réalisées au cours des dix dernières années révèle que l'idée répandue selon laquelle la religion serait facteur d'altruisme et de préoccupation pour autrui n'est pas sans fondement. En premier lieu, une majorité

d'études réalisées à travers plusieurs populations, pays et générations, indiquent que les croyants tendent à se percevoir comme étant altruistes, prêts à aider et chaleureux, et à donner une grande importance à la valeur de bienveillance, une des valeurs universelles recensées par le psychologue Shalom Schwartz, de l'Université hébraïque de Jérusalem (voir ci-contre).

Mais il y a plus important encore. Comme nous l'avons montré en 2005 dans une série d'études réalisées dans notre laboratoire avec Isabelle Pichon, Laurence Trompette, Marijke Verschueren et Rebecca Dernelle, les croyants ne sont pas les seuls à se percevoir comme altruistes : leur entourage, y compris leurs amis et collègues, valide ce jugement, et la désirabilité sociale sous-jacente n'explique pas le lien entre religion et attitudes prosociales. En 2011, une autre de nos études, menée avec Vincent Yzerbyt et Cécile Kaschten, a montré que l'altruisme des croyants est une représentation partagée aussi par des non-croyants et, plus encore, croyants et non-croyants savent qu'ils sont perçus par « l'autre bord » comme étant « assez prosociaux » et « peu prosociaux » respectivement.

La religion active les comportements altruistes

Plus encore, en 2007, avec Isabelle Pichon et Giulio Bocca, de l'Université catholique de Louvain, nous avons présenté à des volontaires, dans notre laboratoire, des mots religieux positifs (*paradis, mirade, auréole, foi, prière, pèlerinage*) de façon subliminale, c'est-à-dire projetés sur un écran d'ordinateur trop brièvement pour que le sujet occupé à une tâche cognitive quelconque les perçoive consciemment. Nous avons constaté qu'après cet amorçage, les participants ont eu tendance à manifester une plus grande volonté d'agir prosocialement, et qu'ils repéraient plus vite des mots prosociaux qu'on leur présentait, tels que *aide, support, sympathie*. L'effet ne se produisait pas quand on montrait à d'autres volontaires en première partie de l'expérience des mots neutres sans caractère religieux (*chemise, escalier, nuage*, etc.). Depuis lors, dans différents laboratoires, d'autres études ayant utilisé la même stratégie d'amorçage ont confirmé que la religion déclenche chez les croyants, mais souvent aussi chez les non-croyants, des comportements d'aide, de partage et de coopération.

Enfin, les études qui ont utilisé des mesures du comportement réel ont conclu que, bien que la différence soit ténue, les croyants ont tendance à donner de leur temps, de leur énergie et de leur argent pour des projets du type humani-

taire et d'aide interpersonnelle, et à faire des sacrifices pour autrui, au moins dans la mesure où les coûts de cette aide ne sont pas trop élevés.

La question se repose alors : la religion est-elle facteur d'amour ou de haine ? De paix ou de guerre ? Certains croient se tirer de ce paradoxe en distinguant croyants fondamentalistes et croyants ouverts : les uns seraient des durs dangereux, les autres des modérés, flexibles et amoureux de la paix sociale. Une telle distinction est toutefois pour le moins simpliste.

Comment concilier altruisme et agressivité ?

En réalité, les études scientifiques porteraient à croire que l'intensité de la foi et la tendance fondamentaliste ne sont pas deux réalités indépendantes l'une de l'autre. Sur au moins deux plans, l'intensité de la foi constitue un précurseur de la logique fondamentaliste. Diverses études ont montré que la pensée fondamentaliste se caractérise par le dogmatisme et l'esprit fermé (ignorance et rejet massif de tout ce qui n'est pas conforme aux croyances propres) ; or l'intensité de la foi elle-même va déjà de pair avec un besoin élevé de clôture cognitive, concept psychologique qui recouvre un besoin d'ordre, de structuration et de réponses plutôt que le maintien de questions ouvertes. Par ailleurs, si les fondamentalistes ont une tendance à la soumission de type autoritaire (qui va jusqu'à l'approbation des abus du pouvoir), la présence de la seule religiosité – dite non fondamentaliste – implique déjà une prédilection pour les valeurs de conservation et peu d'enthousiasme pour la valeur d'autonomie.

Plutôt que de tout expliquer par la distinction entre fondamentalistes et croyants modérés, il semble dès lors pertinent, tant sur le plan théorique que sur la base des recherches existantes, d'envisager une autre logique. Cette logique doit être commune aux deux réalités, prosocialité et violence. Or si ces deux réalités (prosocialité et violence) ont bien quelque chose en commun, c'est la religion ; il faut donc chercher ce qui, au sein même de la religion, révèle deux faces alternativement claire et sombre, comme l'étaient les deux faces du dieu Janus.

La religion recèle cette ambivalence. Elle semble prédisposer à des attitudes, des valeurs et des comportements du type prosocial et altruiste, pourvu que la distinction entre l'endogroupe (le groupe d'appartenance) et l'exogroupe (extérieur à l'endogroupe) ne soit pas activée chez le croyant. L'impact positif de la religion sur la qualité prosociale des personnes se vérifie préfé-

rentiellement lorsque les bénéficiaires de leur aide sont des proches ou des semblables ; il devient quasi inexistant lorsqu'il s'agit d'inconnus ; et il se transforme en discrimination et en violence dès qu'il s'agit d'interagir avec un « autre » perçu comme menaçant le système des valeurs et des convictions.

Plusieurs exemples issus de la recherche empirique peuvent illustrer cette situation. Ainsi, des études récentes permettent de contester la logique traditionnelle selon laquelle les parents fondamentalistes adopteraient nécessairement un style éducationnel du type autoritaire et punitif. Ces parents semblent aussi pouvoir adopter des styles éducationnels incluant beaucoup d'amour et de tendresse envers leurs enfants : la religion en denche même chez les fondamentalistes autoritaristes des comportements prosociaux à l'égard des proches.



2. Dans le protocole expérimental utilisé par l'auteur pour étudier l'effet de l'amorçage par des mots à connotation religieuse, on place le sujet devant un écran. Il est occupé à une tâche cognitive quelconque, par exemple repérer des triangles parmi de nombreuses formes géométriques. Les mots sont projetés trop brièvement pour qu'il en ait conscience. Pourtant, on constate que ces mots activent une attitude altruiste.

Dans trois de nos études, menées en Belgique et en Pologne (en collaboration avec Joanna Blogowska), nous avons découvert qu'en présence d'une religiosité élevée, ou même d'un fondamentalisme, nos participants manifestaient la volonté d'aider des personnes qui en avaient besoin dans des situations hypothétiques, mais seulement si ces personnes étaient présentées comme proches ou familières ; en revanche, la religiosité des participants restait sans effet lorsque les sujets étaient présentés comme des inconnus. Notons que les autoritaristes non religieux n'aidaient pas nécessairement autrui, qu'il s'agisse d'un proche ou d'un inconnu.



3. Les croisades et autres guerres de religion ont été responsables de nombreuses violences.

De surcroît, nous avons réalisé une analyse globale – une méta-analyse – d’une vingtaine d’études ayant examiné le lien entre la religion et l’importance accordée à diverses valeurs du modèle de S. Schwartz, et nous avons constaté que les personnes croyantes (en majorité des jeunes dans les années 1990 et 2000) avaient tendance à valoriser la bienveillance (qualité prosociale dans les relations avec les proches), mais pas nécessairement la valeur d’universalisme (se préoccuper du bien-être de tous et protéger la nature). Plus encore, dans les pays méditerranéens (de tradition catholique, orthodoxe, musulmane et juive), le plus souvent placés sous le monopole d’une religion dominante, plus les jeunes étaient croyants moins ils considéraient la valeur d’universalisme comme importante.

Enfin, dans trois études récentes, Wade Rowatt, de l’Université Baylor du Texas, et ses collègues ont montré que les individus religieux opèrent une distinction implicite entre endogroupe et exogroupe : par exemple, les volontaires chrétiens de ces expériences associaient plus rapidement, devant un ordinateur, des mots positifs et des prénoms chrétiens, tandis qu’ils mettaient plus de temps à choisir s’il fallait associer à des mots positifs ou négatifs à des prénoms musulmans.

Une telle lecture des résultats de plusieurs recherches s’intègre bien à une perspective sociobiologique et évolutionniste de la religion. Ainsi, la religion semble avoir été, dans toute l’histoire humaine, un important facteur de consolidation des liens de coopération, de réciprocité et même de sacrifice altruïste à l’intérieur de l’endogroupe. La qualité « coalition-

nelle » de la religion implique que l’altruïsme naturel (partagé déjà par les animaux) ne se limite pas seulement à ceux avec qui nous partageons le même héritage génétique, mais s’étend aux proches et semblables culturels en général (par exemple, tous ceux qui constituent l’Église ou l’Umma), si bien que cet aspect « coalitionnel » de la religion constitue en même temps sa faiblesse : là où les frontières avec d’autres grandes coalitions (autres religions, autres « civilisations », autres idéologies) apparaissent, celle-ci devient – par la même logique – facteur de séparation, d’exclusion, voire de persécution.

Toutes les religions se ressemblent-elles ?

Les recherches psychologiques sur des religions autres que le christianisme étant relativement rares, il est difficile, voire prématuré, de répondre à la question des différences entre religions dans leur lien avec la violence. Nous évoquerons toutefois certains indices à partir de recherches existantes qui méritent d’être approfondis dans l’avenir. D’abord, la qualité prosociale des croyants lorsqu’ils décrivent leur personnalité ou les valeurs auxquelles ils tiennent semble être une réalité commune entre chrétiens, musulmans, juifs et bouddhistes. De même, la structure de personnalité autoritaire, et, par conséquent, les attitudes discriminatoires associées, semble typique des croyants fondamentalistes, que ce soit dans le christianisme, l’islam ou le judaïsme.

Par ailleurs, lorsque des comparaisons sont faites entre des populations (ou pays) de diverses traditions religieuses, il est important de distinguer si les différences observées reflètent une réalité spécifique à la religion en question (théologie et expérience religieuse contemporaines, textes fondamentaux de référence) ou s’il s’agit d’un impact des différences socio-économiques et socioculturelles. Les deux logiques sont possibles. Par exemple, dans notre méta-analyse des études sur les liens entre religion et valeurs, nous avons trouvé qu’à mesure que le niveau socio-économique d’un pays augmente, l’opposition entre la religiosité individuelle et les valeurs de la modernité, telles que l’autonomie de la personne ou l’universalisme (qui recouvre notamment la protection de l’environnement ou la protection sociale de tous), s’estompe.

Toutefois, compte tenu des données existantes encore limitées, nous ne pouvons avancer une quelconque conclusion sur le sujet qui nous concerne ici, à savoir celui des différences événementielles entre religions. La question des dif-

férentes événementielles entre religions quant à leur rapport à la violence et à la prosocialité reste entière, et elle est de taille, en raison de la situation contemporaine d’émergence d’un espace globalisé de concurrence entre différentes religions et cultures : les uns distillent des citations teintées d’arrogance (souvenons-nous du pape Benoît XVI revendiquant pour le seul christianisme la jonction entre raison et foi), les autres demandent violemment le respect de leurs croyances, et d’autres enfin se proposent comme non-exclusifs, tel les bouddhistes. Il serait dommage de refouler cette question par peur des réactions ou par souci d’un œcuménisme béat (« Nous sommes tous frères ») ou d’un laïcisme simpliste (« Toutes les religions apportent de la violence »).

Ne pas rabaisser l’autre

Enfin, comme chaque religion a apparemment sa part de gloire pour la compassion qu’elle a pu engendrer vers ceux qu’elle considérait comme proches et sa part de responsabilité pour l’exclusion de ceux qu’elle dénigrerait comme dangereux ou inférieurs, la tâche

incombe aux différentes communautés et institutions religieuses contemporaines d’étudier en profondeur, à l’aide aussi des acquis de la psychologie sociale des religions, les mécanismes et éléments particuliers qui, pour des raisons qui sont spécifiques à l’histoire, la culture et le présent de chacune, constituent des facteurs qui nourrissent l’exclusion et la violence. Que les religions se risquent à une telle opération, voilà qui irait probablement contre la psychologie de la nature humaine ! Car si le renforcement de l’identité endogroupe est facilité par la dévalorisation de l’exogroupe, surtout dans un contexte de concurrence, et si cette identité a été l’un des mécanismes les plus puissants de survie et de développement des religions, comment ces dernières peuvent-elles renforcer ce sentiment d’appartenance à l’endogroupe sans disqualifier l’« autre » et sans, dès lors, porter atteinte à leur propre pérennité ? Une réponse possible à cette question serait de recourir à une autre question, d’ordre théologique et éthique : n’est-ce pas aussi une exigence religieuse que de vouloir transcender certains élans humains naturels, tels que le besoin de s’autoglorifier et de rabaisser l’autre ?

Publicité